

ANDRE GIDE, CORRESPONDANCE AVEC SA MERE, 1880-1895

Edition établie, présentée et annotée par Claude MARTIN,
préface d'Henri THOMAS

(Gallimard, 1988, 775 p., avec index, 250 F)

Par Daniel MOUTOTE

C'est bien d'« une révélation » qu'il s'agit, comme le signale le bandeau rouge de la prestigieuse collection Gallimard crème à filets noir et rouge dans laquelle paraît cet important ouvrage. On y lira, dans les documents authentiques, les débuts vrais d'André Gide. On y connaîtra, pour la première fois souvent, l'entourage de son génie : sa mère ; sa cousine Madeleine, sa future épouse et future Em., présence tutélaire du *Journal* et principale actrice du drame secret qui s'y joue ; et Valentine Rondeaux, et la Tante Lucile, et la grand-mère d'André, et la vieille Marie ; et d'autre part le milieu des Laurens, Athman, Wilde et tant d'autres que les allusions de ces échanges font remonter au jour. C'est tout le monde familial de *Si le grain ne meurt...* qui surgit des documents pour satisfaire notre curiosité. Livre magistral en sa documentation et sa présentation, d'un intérêt exceptionnel pour la connaissance de la jeunesse de Gide et de son œuvre jusqu'aux *Nourritures terrestres*. Enfin révélation du roman vrai d'une formation, celle d'un grand écrivain au sein d'une famille très cultivée, qui n'est pas sans faire songer à telle famille anglaise de littérateurs illustres.

Claude Martin, bien connu depuis sa thèse pour sa rare compétence sur la biographie d'André Gide, a su sous-titrer d'indications chronologiques les ensembles qui regroupent les lettres sous l'événement personnel qui a motivé l'échange : *Le petit pensionnaire de M. Vedel (juin-octobre 1680...)* ; *Une équipée à Londres (octobre 1888)...* ; *Une vie « en tralala » (mars 1890)...* ; *« La cellule rêvée » (mai-juillet 1890)...* ; *Les soucis d'un*

jeune auteur (octobre 1890-janvier 1891)... ; Munich (mars-mai 1892)... ; En Bretagne, « Pèlerin des rivages » (août-septembre 1892)... ; A Paris, « Je me laisse accaparer » (mai 1893)... ; A Yport, « dans une intimité très douce » (mai-juin 1893)... ; « L'Afrique » (octobre 1893-février 1894)... ; L'Italie et la Suisse (avril-juillet 1894)... ; La retraite à La Brévine (août-décembre 1894)... ; La dernière séparation (janvier-mai 1895). Les derniers chapitres sont les plus longs. On voit s'y manifester de façon de plus en plus impérieuse la personnalité d'un Gide qui accède progressivement à la maturité, accomplissant ainsi le projet que s'était implicitement fixé sa mère. Claude Martin a su également apporter à la présente édition des notes et une introduction aussi pertinentes et éclairantes que sobres.

Cet ensemble imposant de 275 lettres, augmenté de lettres ou fragments de lettres des proches et amis, fonde enfin sur des bases solides la connaissance des rapports du fils et de la mère sur lesquels les critiques avaient déversé plus d'ombre psychanalytique que de lumière. De la part d'André, ce n'est pas la complicité de ton entre Flaubert et sa mère, mais c'est une grande affection et une référence constante pour les questions matérielles. Gide, qui sera un excellent administrateur de son œuvre, n'oubliera jamais la leçon de sa mère sur la tenue précise de ses comptes. C'est à elle assurément qu'il devra en partie son extraordinaire maîtrise de soi, sinon même la constance avec laquelle il tiendra son journal. Si la mère de son côté rend en permanence des comptes à son fils, dont elle administre les biens et dont elle reçoit pension, elle est plus encore l'intermédiaire efficace entre lui et les parents et amis. Elle sait conseiller avec une autorité douce comme une excellente secrétaire. Mieux encore, elle sait parler familièrement au jeune génie de son fils. Cette figure de la mère, jusqu'ici abusivement poussée au noir, sort de cette correspondance étonnamment transformée. Non plus la mère autoritaire, mais une mère très tendre dans sa réserve, d'une grande rigueur morale, sans la moindre dureté, fort cultivée et attentive à favoriser en son fils l'épanouissement de son talent. Elle ne corrige pas seulement ses fautes d'orthographe, comme le lui reproche avec amusement son fils ; elle s'inquiète de ses lectures. Elle écrit surtout avec précision, mais sait parfois jouer avec les mots. On est étonné de voir comment, tout en fortifiant l'âme de son fils de conseils précis par exemple sur les difficultés surgies dans l'abord de la société parisienne, elle l'accompagne ou le laisse s'aventurer dans des expériences

nécessaires à sa formation. Elle donne l'image d'une femme qui a très bien joué son rôle formateur auprès de son enfant orphelin de père, avec autorité et douceur, et sa pédagogie n'est pas sans valeur d'exemple. Le fils recourt à son conseil à tout instant. Sa culture, qui n'est pas seulement celle d'une lectrice de bonne volonté, lui permet d'être, pour le jeune écrivain, au premier rang de son premier public. Elle fut en tout cas sa première correctrice. Cette correspondance attentive du fils et de la mère va d'octobre 1880, pour les premiers pas de ce dernier hors du milieu familial, au 15 avril 1895, à peu près un mois avant la mort de M^{me} Paul Gide. C'est un « journal » qui ne serait pas quotidien, le plus intéressant à connaître sur les débuts et les fondements de la maîtrise et de l'optimisme d'un créateur de valeurs sans doute le plus important du XX^e siècle.

On assiste également à quelques échanges de Gide avec d'autres personnes de son entourage, en particulier avec Madeleine Rondeaux, sa cousine et future épouse. On comprend mieux le secret de ces rapports sur lesquels ont été écrites tant d'erreurs. La vérité semble être que la future Em. du *Journal 1889-1939*, qui succèdera à la mère d'André dans sa tutelle auprès de lui, très attachée au génie de son cousin et à l'œuvre de lui qu'elle prévoit et espère, se sent investie d'un rôle très grave : celui de maintenir André dans les voies de la spiritualité exigeante, d'origine protestante, qui est celle du jeune écrivain et qui laissera des traces si importante dans l'œuvre de ce dernier jusqu'en 1918, avant sa maturité libérée. Tout Gide n'est pas là, qui saura s'aventurer seul dans l'envers fantastique de sa destinée. Mais alors que tant d'études semblent se donner pour tâche de ramener cette figure à la banalité commune, la présente correspondance la situe dans la perspective et à l'origine de ce qui confère à sa destinée une importance unique, en esquissant les conditions du futur drame de sa vie. Ces données obligent à reposer la question du fameux « Familles, je vous hais » de Ménalque. Ce n'est pas aux personnes de son entourage, toutes d'une valeur exceptionnelle, que Gide s'en prend. C'est à l'idéologie que toute institution, même du caractère le plus touchant, projette comme son ombre.

Cette *Correspondance avec sa mère* prend place en tête des grandes correspondances déjà publiées : avec Valéry, Jammes, Claudel, Roger Martin du Gard, Ghéon, Copeau, Dorothy Bussy... Elle contribue à faire de Gide une des plus grands épistoliers de notre temps. Plus d'un s'interrogera sans doute sur

la dette de Gide à l'égard de la correspondance de Flaubert qu'il pratiqua tant en ses débuts. Faut-il dire enfin que la lecture en est passionnante, pour les qualités dont on vient de faire l'éloge, mais surtout parce qu'on y assiste au plus émouvant roman d'amour de Gide, motivé sans doute au plus profond de son âme : ce roman de son amour pour sa cousine, qui, débuté dans le refus de Madeleine, devait aboutir, après la mort de la mère, aux fiançailles d'André et de Madeleine.

Gide, comme Valéry, s'est demandé pourquoi tant d'esprits distingués par leur intelligence, perdaient leur temps à écrire sur des écrivains plutôt que de se faire écrivains eux-mêmes. Ce livre agréable et utile sera la meilleure réponse et nous ne pouvons que recommander très vivement sa lecture.

D. Moutote.

Les membres de l'AAAG désireux d'acquérir le volume, au prix spécial de 200 F (franco port et emballage), doivent adresser leur commande accompagnée du règlement par chèque à l'ordre de l'AAAG ou d'une demande de facture payable à réception au :

CENTRE D'ETUDES GIDIENNES
3, rue Alexis-Carrel
69110 SAINTE-FOY-LES-LYON